

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n^o, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN
PARIS
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

ABONNEMENTS ET VENTE
AUX BUREAUX
DU MONDE ILLUSTRÉ ET DU MONITEUR UNIVERSEL
13, quai Voltaire, Paris

52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS
PARIS
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.



1. COIFFURE POUR DAME AGÉE. MODÈLES DE M. PHILIPPE. 2. COIFFURE POUR LES BAINS DE MER. — DESSINS DE GUSTAVE JANET.

SOMMAIRE

GRAVURES : Coiffures de dame âgée. — Coiffure pour bain de mer. — Capuchon formant mantille. — Tricot alsacien et muguet. — Encoignure pour tait d'oreiller. — Porte-allumettes-bougies. — Broderie du porte-allumettes. — Bande en toile blanche et toile serue avec laet. — Quatorze costumes de jeunes filles et d'enfants. — Liébus.

SUPPLÉMENT : Planche de modes cul-tées.

EXPLICATION

DES GRAVURES

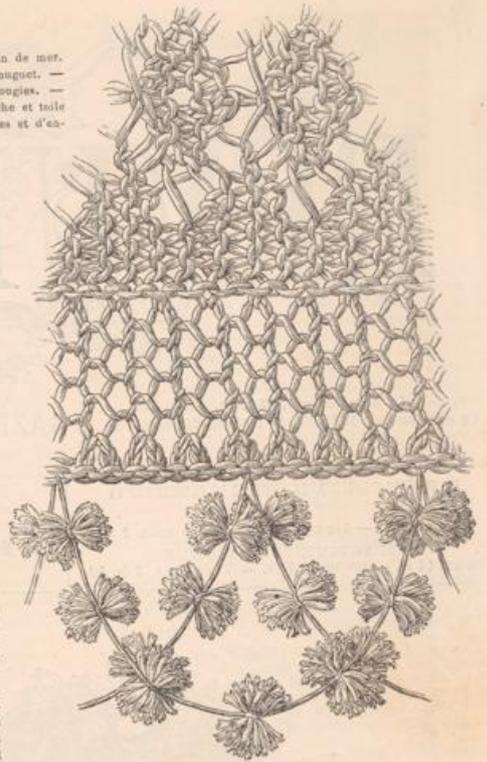


3. CAPUCHON FORMANT MANTILLE EN TRICOT ALSACIEN.

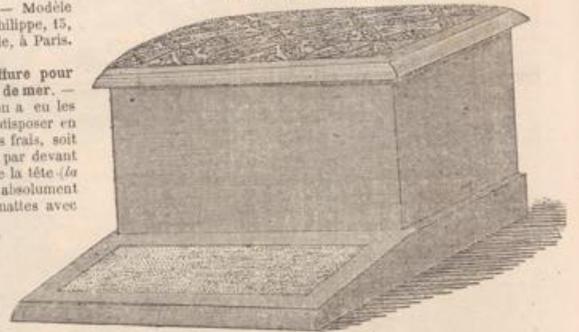
cheveux mouillés par l'eau de mer, il est difficile de leur donner le pli qu'on désire, de les disposer en coques, en boucles. Nous donnons une coiffure facile à exécuter, soit que la nature en fasse les frais, soit qu'on ait recours aux cheveux postiches; dans le premier cas, on sépare une petite mèche de cheveux par devant et on l'enroule sur un léger crépé pour former les rouleaux un peu gonflés qui ornent le devant de la tête (la frange frisée en cheveux est absolument facultative). Puis on fait deux nattes avec les cheveux de derrière, aussi haut que possible; on les remonte en les croisant jusqu'au sommet de la coiffure, et elles retombent de chaque côté; on les fixe avec deux épingles auprès des oreilles, et on les ramène sur la poitrine pour les faire se croiser sur l'épaule sous un nœud de velours. Quand on a peu de cheveux, c'est encore plus simple; on dispose tous les cheveux comme il est indiqué pour les deux mèches de devant, en se dispensant du crépé; puis on attache en haut de la coiffure

2. Coiffure pour les bains de mer. —

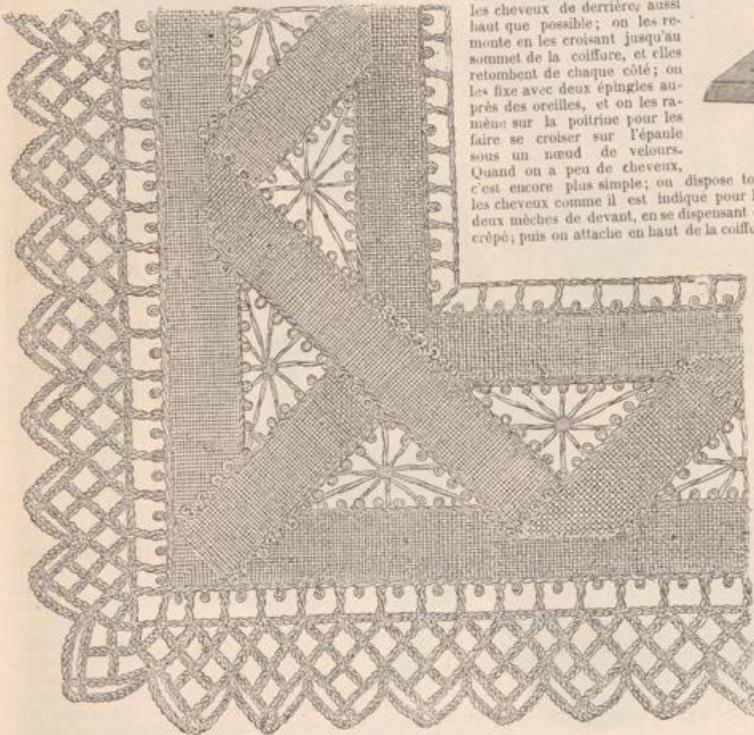
Quand on a eu les



4. DÉTAIL DU TRICOT ALSACIEN ET DE LA GARNITURE DE MUGUET POUR LE CAPUCHON MANTILLE.



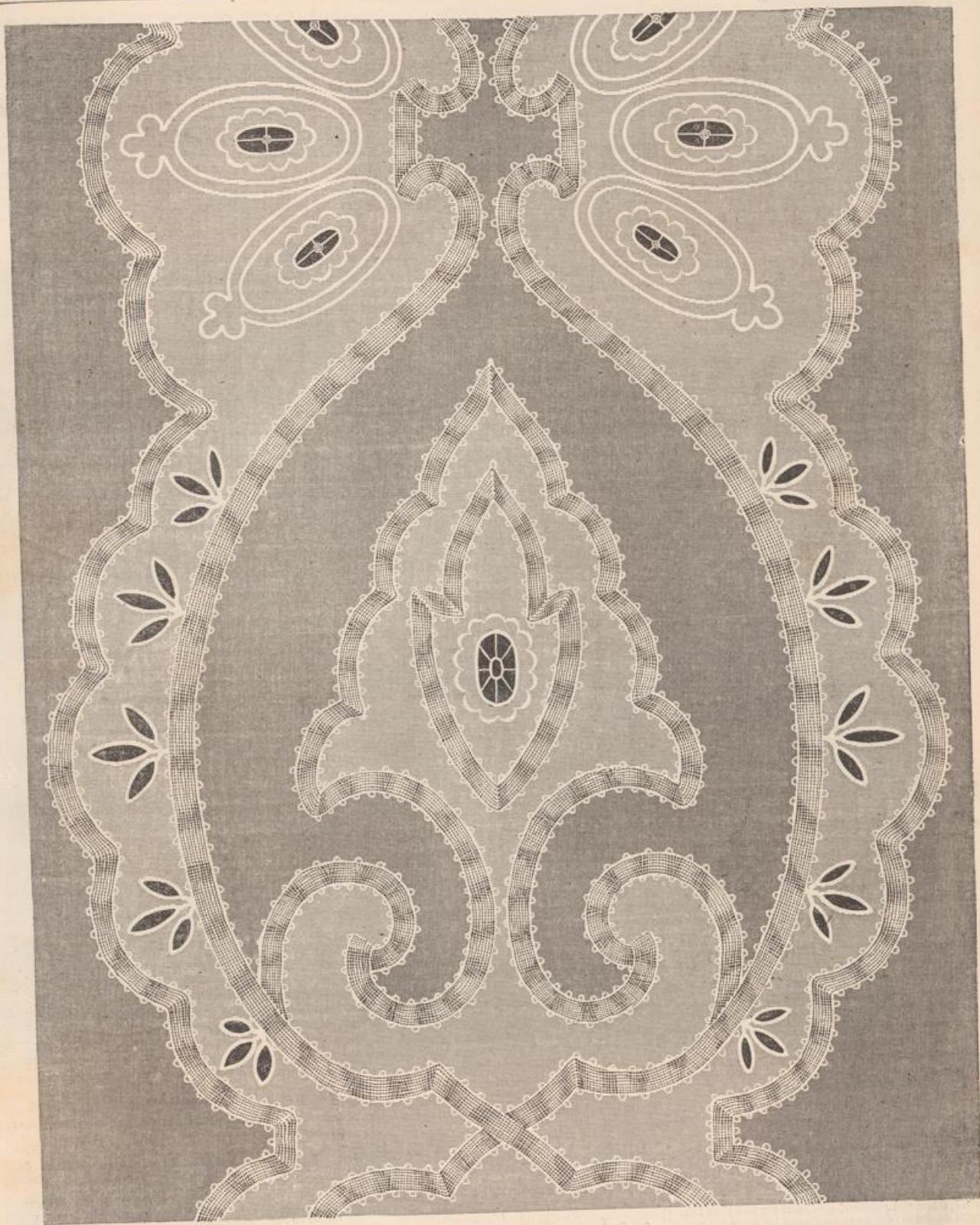
6. PORTE-ALLUMETTES-BOUGIES.



5. ENCOIGNURE POUR TAIT D'OREILLES, VOILE DE FAUTEUIL OU DESSUS D'ÉDREDON.



7. BRODERIE POUR LE DESSUS DU PORTE-ALLUMETTES-BOUGIES.



8. BANDE EN TOILE BLANCHE ET EN TOILE ÉCRUE AVEC LACET RENAISSANCE. — MODÈLE DE M^{me} LECKER.

deux nattes postiches qu'on fixe et qu'on croise, ainsi qu'il est dit plus haut. — Modèle de M. Philippe.

3-4. Capuchon formant mantille, au tricot alsacien, soie et laine. — Modèle de M^{lle} du BRUX, 23, rue Saint-Honoré. — Cette charmante sortie de théâtre peut faire un vêtement pour le soir à la campagne ou au bain de mer. Il est assez long pour croiser par devant et venir se nouer derrière sur

la jupe; tout autour se trouve une suite de franges à petits pompons de soie et de laine du plus charmant effet. Notre dessin 4 reproduit une partie du travail. — Voici la manière de l'exécuter.

Il faut se procurer de la laine cachemire du plus beau blanc, des aiguilles à tricoter, en ivoire ou en bois, de grosseur moyenne, monter ses mailles en nombre pair, de gran-

deur de tout le carré du châle, puis se mettre de suite à faire le dessin dont voici l'explication.

1^{er} rang. — 1 maille simple, 1 passe, 1 maille simple, 1 passe, 2 mailles simples, 1 surjet double, 2 mailles simples. J'appelle passe le mouvement que voici : passer le fil sur l'index, de manière qu'il traverse sous l'aiguille de droite à gauche, et revienne dessus de gauche à droite.

La passe à l'envers se fait par le mouvement contraire.

2^e rang. — Toutes mailles à l'envers.
 3^e rang. — 1 maille simple *, une passe, 3 mailles simples, 1 passe, 1 maille simple, 1 surjet double, 1 maille simple; terminer par 1 surjet simple *, et 1 maille simple.
 4^e rang. — Mailles à l'envers.
 5^e rang. — 1 maille simple *, 1 passe, 2 mailles simples, 1 passe, 2 mailles simples, 1 passe, 1 surjet double; terminer par un surjet simple * et 1 maille simple.
 6^e rang. — Toutes mailles à l'envers.
 7^e rang. — 1 maille simple *, 2 mailles simples, 1 surjet double, 2 mailles simples, 1 passe, 1 maille simple, 1 passe *; terminer par 1 maille simple.
 8^e rang. — Toutes mailles à l'envers.
 9^e rang. — 1 maille simple *, 1 maille simple, 1 surjet double, 1 maille simple, 1 passe, 3 mailles simples, 1 passe; terminer par * 1 maille simple.

10^e rang. — Toutes mailles à l'envers.
 11^e rang. — 1 maille simple *, 1 surjet double, 1 passe, 2 mailles simples, 1 passe, 2 mailles simples, 1 passe *; terminer par 1 maille simple.
 12^e rang. — Toutes mailles à l'envers.
 13^e rang. — Comme le premier.
 La bordure extérieure est tellement simple, que toute tricoteuse la comprendra rien que sur le dessin.
 Il faut, au premier rang, faire 1 passe, 1 maille simple, 1 passe, 1 maille simple.
 Au deuxième rang, on fait sa passe, et on prend dans la maille simple la passe et la maille simple du rang précédent.
 La dentelle est remplacée par une garniture très-légère et très-eyante, à laquelle on a donné le nom de mignonnette.

On réunit, sur une longueur de 6 à 10 mètres, 6 ou 7 branches de brins de laine bien égaux et disposés côte à côte.
 Puis on enfle une aiguille de fil ou de cordonnet bien fort, et on fait autour de ces brins un point noué qui les enserme ensemble, sans couper son fil, et à 2 centimètres du premier point on en refait un second bien solidement arrêté; on va ainsi tout du long des 6 mètres, en descendant son point de 2 centimètres en deux centimètres, et, je le répète, on ne saurait trop arrêter son point, de façon à ce que les brins de laine soient bien rattachés les uns aux autres; ceci fait, on prend une paire de ciseaux bien affilée et on coupe les brins de laine juste au milieu des espaces, en ayant soin de réserver le brin de soie ou de fil qui a noué la laine; celui-ci sert de branche entre les petites touffes de laine qui forment muguet.



9. COSTUME DE PETITE FILLE DE DIX ANS.

11. COSTUME CHASSEUR POUR GARÇON.

14. COSTUME DE GARÇON DE DIX ANS

10. PETITE FILLE DE NEUF ANS.

12. COSTUME DE FILLETTE DE DOUZE ANS.

13. COSTUME DE PETIT GARÇON.

15. JEUNE FILLE DE SEIZE ANS.

16. JEUNE FILLE

5. Encoignure pour tala d'oreiller, voiles de fauteuil ou dessus d'édredon en lacet de fil et cordonnet. — Modèle de M^{me} Lecker, 3, rue de Rohan. — Il existe du lacet blanc ou écru tout à fait semblable à celui représenté par notre dessin; on dirait du canevas serré, aux fils bien régulièrement croisés; il faut s'en procurer, puis tracer sur toile cirée l'ensemble du dessin; coudre préalablement les lacets de l'encadrement, puis celui qui forme le triangle, comme on peut s'en rendre compte. Notre dessin représente l'envers du travail; on aperçoit la place de raccord des lacets les uns sur les autres; tout en les cousant à l'endroit du pli, il faut encore le régulariser sur la lisière droite, observation qui sera comprise par nos lectrices au cours du travail.

Lorsque le lacet est bien à sa place, il faut remplir les intervalles laissés libres par une roue simplement cordonnée, roue dont les branches ne sont pas régulières, car elles suivent la place qui leur est réservée.

A l'intérieur, à l'aide de son crochet, on fait une petite galerie composée de brides et de chaînettes alternées; extérieurement, sur une rangée semblable, repose une dentelle légère composée de chaînettes ou mailles en l'air superposées.

6-7. Porte-allumettes-bougies. — Modèle de la maison Sajou, Cabin successeur, 52, rue de Rambuteau. — Le meuble, tout gracieux de forme, que vous trouvez au n^o est en palissandre; le couvercle se lève, et à l'intérieur sont renfermées les allumettes-bougies; sur le pied est étendu une espèce de petit tapis de papier de verre.

Le dessus est embelli par un travail délicat dont nous trouvons le détail au n^o 7. Il se fait sur satin vert Isly et se brode au point russe en cordonnet d'or mélangé de soies rouges, bleues, blanches, vert clair, de toutes nuances enfin, laissées à l'initiative de la travailleuse.

8. Bande en toile blanche et écru. — Modèle de M^{me} Lecker. — Ce genre de travail produit un effet très-heureux; il est d'une exécution facile.

On se procure en premier lieu de la toile tise ou écru, au tissu peu serré surtout. Puis on applique dessus une bande de toile blanche sur laquelle le dessin doit être tracé à double trait. Le lacet Renaissance sera bâti entre ces traits, à la place qui est assignée; puis on le cordonnera de chaque côté de la lisière, en prenant, bien entendu, les deux étoffes dans son point. Ceci fait, il ne reste plus qu'à découper la toile blanche de façon à laisser apercevoir la toile grise aux endroits indiqués. Il faudra ensuite découper les deux étoffes en dessous du lacet Renaissance, qui doit faire jour et être posé à défaut de l'étoffe. Ce dessin peut servir aussi pour bandes de portières, s'exécuter sur drap, reps ou cachemire, se faire d'une seule étoffe ou par deux appliques. Le lacet Renaissance peut être remplacé par un petit velours

ou par un lacet de soie ou de laine de même largeur que celui du dessin.

9. Costume de petite fille de dix ans. — Tunique ouverte en cachemire beige clair, formant double jupe à pans par derrière, sous une basque postillon. Cette tunique est garnie d'un biais de foulard bleu et d'un effilé gris; poches simulées en foulard et posées en long sur le côté. Jupons de foulard bleu, orné de trois biais, bistrés en pareil. Chapeau tyrolien en paille grise, avec écharpe bleue et alle blanc sur le côté.

10. Costume de petite fille de neuf ans, en cachemire gris, avec plissés, revers et volants en taffetas bleu. Ce costume se compose d'une jupe ornée d'un volant de soie bleue découpée, qui ondule et est fixé sur le devant par deux

quilles garnies d'un plissé bleu. Tunique de cachemire, ornée de revers étagés en soie bleue; revers au corsage ouvert; manches demi-larges, avec revers bleus.

11. Costume chasseur pour petit garçon de dix ans, en velours ou drap vert foncé. Ce costume se compose d'un pantalon boutonné aux genoux, et d'une tunique ajustée à col rond, que fixe une ceinture de cuir à grande boucle d'acier. Chapeau de paille noire ou blanche, à calotte ronde.

12. Costume de petite fille de douze ans, en toile grise et toile bleue. La toile bleue est disposée en un grand revers qui fait plastron au corsage et s'écarte en revers sur la jupe. Le jupon est en pouf et orné de trois volants bordés de toile bleue. Le corsage à longues basques carrées par devant, et à basques courtes par derrière; deux petits biais

de toile bleue garnissent ces basques. Manches à revers, avec biais de toile bleue; boutons de nacre sur les revers de la robe et des manches.

13. Costume de petit garçon, en toile bleue, composé d'un pantalon et d'une blouse croisant sur la poitrine, et orné de brandebourgs en lacet de coton, terminés par des boutons; ces mêmes brandebourgs ornent le pantalon aux coutures de côté, les poches et les revers des manches. Grand col plat en toile. Voir les patrons sur le supplément du dernier numéro, second côté, patrons 1 à 5.

14. Costume de petit garçon de dix ans, en toile grise ou en léger drap natté gris; pantalon serré aux genoux par un poignet; gilet et veste ronde à col formant revers. Parement simulé aux manches par deux piqûres. Chemise à



19. FILLETTE DE QUATRE ANS. 21. FILLETTE DE SIX ANS. 22. JEUNE FILLE DE QUINZE A SEIZE ANS.

18. GARÇON DE HUIT ANS. 20. FILLETTE DE DIX ANS.

16. JEUNE DE DOUZE ANS. 17. PETITE FILLE DE HUIT ANS.

col rabattu, cravate noire. Chapeau marin en paille blanche avec ruban noir.

15. Costume de jeune fille de seize ans, en foulard à raies bleues et blanches. Le jupon est en foulard uni bleu et orné d'un grand volant plissé; la tunique ronde est en foulard rayé; elle est drapée en pouf et fixée à la taille par une ceinture ronde en faille bleue, qui forme derrière plusieurs coques retombant les unes sur les autres. Manches plates à revers bleus, revers de foulard bleu. Petite pèlerine, collet descendant à sept ou huit centimètres de la taille, bordée d'un biais de même étoffe et terminée au cou par un col Médicis en foulard uni. Chapeau de paille de riz blanc orné de ruban bleu et d'une touffe de roses. Ombrelle-canne en foulard blanc avec raie bleue tout autour et nœud bleu aux manches.

16. Costume de petite fille de douze ans, en batiste

écru. Le jupon est en batiste rayée, écu et blanc, et orné d'un volant de 20 centimètres, à tête ruchée. La chemisette est également en batiste rayée; la tunique, à corsage décolleté, est en batiste écru unie; elle est relevée de chaque côté par deux pattes prises dans la batiste rayée. La ceinture est en batiste unie, bordée de deux bandes de batiste rayée. Chapeau de paille blanche orné de rubans bleus et de bleuets. — Voir sur le supplément du dernier numéro les patrons 10 à 13 du second côté de la planche.

17. Costume de petite fille de huit à dix ans, en mohair gris orné de velours cerise; jupon à pouf avec volants bordé de velours. Tunique princesse relevée derrière deux basques carrées; biais de velours autour de la tunique et col carré garni d'une fraise à l'intérieur. — Voir sur le supplément du dernier numéro les patrons 6 à 9 du second côté de la planche.

18. Costume de petit garçon de huit ans, en toile blanche ou en nankin; pantalon large et blouse à col renversé. Sur le piqué blanc, les galons, qui sont marqués sur le dessin et qui garnissent le costume, sont remplacés par une piqûre; sur le nankin, ces galons sont en coton blanc. Chapeau matelot en paille blanche, avec ruban noir ou bleu. — Voir, pour les patrons de la blouse, sur le dernier supplément, les patrons 18 à 21 du second côté de la planche.

19. Costume de petite fille de quatre à six ans, en piqué paille ou en toile écru. Robe princesse croisée sur la poitrine, décolletée en carré, avec manches courtes. Un côté du corsage est replié en revers; deux rangées de boutons de nacre ornent le devant. La ceinture est rapportée; elle se compose d'un tour de taille, auquel sont cousues des basques formant plusieurs pointes. Tout le costume est garni de plusieurs rangs de galons bleus ou rouges.

20. Costume de petite fille de dix à douze ans, en baïste grise, garnie de petits velours noirs. Jupe ronde, avec volant orné de trois plis creux par derrière et ayant également trois petits velours pour garniture. Corsage à longues basques échancrées carrément aux petits côtés et formant petit postillon au milieu du dos, également ornées de trois petits velours. Manches presque plates. Chapeau à fond mou et à bord coiffé, en mousseline blanche; sur ce chapeau, torsade et nœud de ruban rose. (Voir sur le supplément du dernier numéro les patrons 14 et 17 du second côté de la planche.)

21. Toilette pour petite fille de cinq à six ans. — Robe de mohair ou de foulard blanc, garnie de biais de foulard rose. Le corsage est orné d'une bretelle croisée faite de biais en foulard; la basque est faite par de grandes pointes en foulard rose, bordées d'un biais liséré et ornées d'une fine broderie remontant au delà du biais. Triple biais de foulard rose au jupon, formant par devant un demi-carré. Une broderie accompagne tous les biais de foulard rose. Bras nus et épaules nues, ou bien chemisette d'organdi ornée de valenciennes.

22. Costume de jeune fille de quinze à seize ans, en percale fond blanc à pois couleur rouille. Le jupon est orné dans le bas d'un haut volant en percale à carreaux écrossés du même ton que les pois, c'est à-dire rouille; ce volant ne descend pas absolument jusqu'au bas de la jupe. L'unique forme polonoise, relevée en pouf par derrière et non boutonniée par devant; tout autour, petit volant en percale à carreaux; autour de l'encolure en cœur, revers fendu en même percale que le volant du jupon; revers à carreaux des deux côtés de la tunique, var devant et aux manches. Chapeau de paille marron, avec voile de gaze marron; touffe de coquelicots placée derrière.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE COLORIÉE

Toilette dite *Marguerite*, en cachemire de l'Inde bleu *très-pâle*. La tunique se compose de trois tabliers superposés, le dernier descendant presque jusqu'au bas de la jupe. Chaque tablier est entouré d'un biais de faille blanche, orné d'une broderie au point russe en soie noire, et d'un effilé noir retombant sur un effilé blanc. Le corsage se lace par derrière, il est ouvert en carré par devant, et le plastron bleu du devant est marqué par deux biais de faille blanche brodés comme ceux qui ornent le tablier; des lacets bleus se croisent sur ce plastron. Les manches sont à crevés marqués par des lacets bleus et fixés de chaque côté à la couture de la manche par un biais de faille blanche brodé; revers bleus, avec biais blanc brodé. Dans l'échancrure carrée, une chemisette plissée à l'enfant, boutonnée derrière. Jupon de faille noire tout uni, monté à gros plis derrière, sous lesquels viennent se draper les trois tabliers. Une ceinture à coques, en faille noire, semble s'attacher ce triple tablier. Chapeau en cachemire bleu, à fond mou et à grand bord coiffé doublé de faille blanche et orné d'une plume bleue et d'une plume noire.

Deuxième toilette de château. — Jupon en faille ou en foulard marron à cinq volants superposés et terminés par un biais en pareil. Tunique en baïste brodée écarlate, autour de laquelle court un plissé de foulard rose. Corsage à basques rondes et fermées, orné du même plissé et garni par devant d'un coquille de fine guipure accompagnant un petit plissé rose, et d'un s'échappé des bouclettes en ruban réséda. Nœud de ruban réséda au cou; Nœud semblable aux manches. La tunique se relève également sous des nœuds pareils à grandes coques. Chapeau en paille *paillason* à fond mou en faille réséda et orné de roses de toutes teintes, jaunes, roses et rouges.

E. BOUGY.

COURRIER DE LA MODE

Je dois signaler aux femmes économes et prévoyantes une excellente occasion de se pourvoir pour l'été prochain de jolies et fraîches robes à des prix on ne peut plus modérés. Il est certaines étoffes, certaines dispositions qui sont éternellement en faveur; de ce nombre, il faut citer le fond rayé, à pois et uni, avec lequel on peut toujours composer des toilettes selon la dernière mode, en les disposant suivant le goût du moment. Je crois donc rendre service à mes lectrices en leur annonçant que la maison de l'Union des Indes, 1, rue Auber, met en vente le solde de ses foulards d'été avec un rabais considérable. En faisant à l'avance l'acquisition de quelques toilettes de printemps, on n'est pas pris au dépourvu; on peut, au premier rayon de soleil, se montrer dans un frais costume, tandis que d'autres, moins avisés, étalent sous un ciel éclatant les velours ou le drap décoloré de leurs vêtements d'hiver hors d'usage, attendant patiemment ou impatientement que leur couturière ait consenti à les habiller autrement. Donc il y a double avantage à se pourvoir à l'avance de quelques robes pour l'automne; l'économie d'abord est incontestable, puisqu'on peut acheter les mêmes étoffes à un prix beaucoup moins élevé, et l'élégance n'y perd rien, au contraire, si on veut adme-

tre que l'élégance consiste surtout à porter le costume qui convient le mieux au temps, à l'époque ou à la circonstance. Il n'est pas trop tard d'ailleurs pour avoir un costume en foulard bleu merine à pois blancs, avec le jupon en nuance mauve, en foulard uni et garni de petits volants plissés à plis pressés. Le foulard est encore l'étoffe la plus résistante, la plus solide pour la campagne ou les voyages et aussi la plus élégante. Puis il a encore un emploi tout indiqué; il fait de charmantes robes de dîner ou de petites soirées pour jeunes filles et jeunes femmes, et toute la série des foulards fond blanc, à pois, à fleurettes, à rais roses, bleues ou mauves, peut fournir les éléments de délicieuses toilettes. L'Union des Indes expédie sa collection d'échantillons à toutes les personnes qui en font directement la demande, 1, rue Auber.

Encore une nouvelle. M^{me} Bougy, dont toutes nos lectrices ont pu apprécier le talent et l'habileté en matière de travaux à l'aiguille, a eu l'heureuse idée de fonder un cours d'ouvrage. Ce cours aura lieu une fois par semaine, et le prix de l'abonnement sera de 5 francs par mois; prix réduit à 3 francs pour les abonnées de la *Revue de la Mode*. M^{me} Bougy se propose d'apprendre à toutes les personnes qui s'abonneront les ouvrages qui sont décrits et expliqués dans le journal; elle apprendra également à monter les ouvrages de fantaisie, petits coffrets, porte cigares, écrans, etc., etc. Les abonnées de la province, de passage à Paris, pourront prendre, soit un abonnement d'un mois, soit une série de quatre leçons particulières, à des prix spéciaux pour elles; en un mot, M^{me} Bougy désire surtout donner à toutes nos lectrices, moyennant une modique rémunération de sa peine, le moyen d'exécuter facilement elles-mêmes tous les ouvrages dont nous donnons les dessins et le détail. Je reviendrai sur ce sujet, en indiquant l'adresse de M^{me} Bougy, le jour et les heures du cours.

Maintenant, causons un peu toilette. Je prédis au dolman un regain de succès, et c'est juste, car on essaiera en vain de créer mieux que ce vêtement, à la fois élégant et commode, qui sait être modeste et luxueux, selon qu'il est plus ou moins orné, mais qui donne toujours à la femme sachant bien le porter une tournure singulièrement gracieuse. La grande manche à pointe se ramenant sur le bras paraît abandonnée. On adopte, je crois, pour cet automne la manche rarrée, qu'on laisse flotter sans y passer le bras, ou qui lui donne passage par une ouverture pratiquée au milieu de la couture de la saignée. Les dolmans très-habillés se font toujours brodés; mais la broderie en soie ne paraît plus assez riche; on a adopté le passé, le point de sable, le point noué; peu ou pas de jais sur le dolman; un bord de plumes et un effilé lourd le garnissent de préférence. Les dolmans simples se zèbrent de galons mats en laine ou en soie. Les galons de laine ou tresses sont en faveur, du reste, sur tous les vêtements.

J'ai vu une tunique polonoise de cachemire gris toute rayée par devant jusqu'en bas de la jupe de galons gris plus foncés larges de 3 centimètres et espacés entre eux de 4 à 5 centimètres. Ils passaient sur les épaules et descendaient sur le dos et sur la jupe de la polonoise jusqu'à 20 centimètres de la taille, se terminant là par trois boucles échelonnées. Le relevé de la tunique formait comme une sorte de basque marquée par les galons. Le bas de la tunique, par derrière, avait pour ornement trois galons posés au-dessus l'un de l'autre.

Un autre costume de voyage en laine grise mélangée était orné de petites tresses de laine posées en chevron sur le devant de la tunique et la garnissant entièrement, ainsi que tout le devant du corsage. Ces tresses n'avaient qu'un demi-centimètre de large. A l'extrémité des nombreuses lignes qu'elles formaient, au lieu d'être soigneusement arrêtées et repliées, elles étaient défilées de façon à former de petites bouppes qui, très-rapprochées l'une de l'autre, puisque les tresses étaient cousues à un centimètre de distance, formaient un charmant effet.

Ce sont là des costumes de campagne ou de voyage très-utiles en ce temps de locomotion et de villégiature; mais on ne voyage pas toujours, on arrive, et, une fois arrivée, il faut songer à se vêtir convenablement pour les soirées au casino ou les grands dîners à la campagne. Faut-il que j'aie une nouvelle ma prédilection pour le blanc? J'ai beau essayer de faire quelques infidélités à ma couleur favorite, je reviens toujours à mes premières amours.

Qu'y a-t-il de plus joli, par exemple, qu'une tunique en cachemire de l'Inde blanc, toute zébrée par devant de bandes de velours grenat, portée avec un jupon en faille grenat et un chapeau de paille de riz orné de velours grenat et de roses; n'est-ce pas une merveilleuse toilette de plage? Et, pour le soir, un jupon en foulard blanc couvert jusqu'aux genoux de petits volants plissés à très-petits plis formant un fouillis de plis, sur lequel est drapé en tunique un beau crêpe de Chine à haute frange dont les plis sont retenus par des nœuds de velours vert ou bleu. Le corsage, en foulard, est montant derrière, décollé en carré par devant; le carré du décolleté est rempli par une fausse guimpe en blonde brodée de jais blancs, et les manches sont faites de ce même tulle. Une sorte de fichu plissé en crêpe de Chine, se terminant par une frange forme bretelles, croisées par derrière et entoure l'ouverture carrée du cor-

sage et se noue sur la poitrine sur un nœud *liche*. Un voile noir bien noué le catogan des cheveux. Un autre velours bleu, autour du cou, s'attache par un gros bouton de corail rose; boucles d'oreilles rondes en corail rose.

Autre toilette blanche, en barège, pour jeune fille. La jupe traîne un peu, mais très-peu; elle est ornée de trois petits volants lisérés de taffetas blanc et montés à trois fronces. Au dessus de ces trois volants, un haut roché à la vieille dont les plis sont coupés de trois en trois par un ruban blanc qui passe et repasse. La tunique, assez courte, est ornée d'un petit volant froncé trois fois; elle retombe derrière sous un gros nœud de velours noir. Le corsage est entièrement froncé à bouillons plats; qui se prolongent en petites basques courtes et se terminent par un volant semblable à celui qui orne la tunique; nœud de velours noir aux manches, au cou et au catogan de la coiffure. Rose dans les cheveux.

Je voulais donner quelques détails sur les toilettes d'enfants; mais mes lectrices trouveront dans ce numéro des dessins et des explications plus utiles encore que les descriptions à la plume. Néanmoins, je reviendrai prochainement sur cet intéressant sujet.

MARIE DE SAVERNY.

LINDA

IX

Lady Ansdale avait trop craint de voir celui qu'elle aimait lui échapper, pour ne pas mettre tout en œuvre maintenant qu'elle l'avait reconquis, pour presser le mariage qui devait le lui donner à tout jamais. Aussi les jours qui suivirent furent les employés par elle à prendre toutes les mesures propres à hâter cette union. Il avait été décidé que la cérémonie, dont la date avait été fixée à quinze jours de là, aurait lieu au château d'Ansdale.

A partir du moment où son sort lui parut ainsi irrévocablement fixé, Frank, dont la faiblesse acceptait toutes les temporisations, redevint soucieux en se voyant obligé à un acte de résolution. Il se sentait dominé dans sa volonté par sa cousine qui s'emparait ainsi, malgré lui, de sa personne; les charmes de sa fiancée, sa grâce, les marques d'affection dont elle l'accablait, et à travers lesquelles perçait son amour pour lui, lui faisaient peur au lieu de le captiver. Il se voyait esclave désormais et condamné à subir un amour qu'il ne partageait pas. L'image de l'orpheline harcelait de plus en plus son cœur sans courage. Son attitude inquiète et soucieuse laissait malgré lui percer les sentiments qui l'agitaient, et lady Ansdale, qui ne s'était pas méprise sur leur véritable cause, se sentit encore une fois possédée par le démon de la jalousie. Cependant le temps marchait toujours et le moment du mariage approchait; il ne fallait plus que huit jours pour arriver à la date fixée, quand, un matin, Frank, obsédé par le souvenir de Linda, ne put s'empêcher de manifester son intérêt pour l'orpheline. Jusqu'alors, il n'avait jamais été question d'elle entre lui et sa cousine; il était resté convenu qu'on s'occuperait de l'inséparables après le mariage; c'était donc seulement alors qu'on devait commencer les démarches qui fixeraient son sort.

Les deux fiancés venaient de partir pour une excursion dans les environs; ils allaient visiter, au milieu d'un paysage splendide, un gouffre curieux qui se creusait à pic au sommet d'une montagne, jusque dans la mer qu'il surplombait à plus de deux cents pieds de hauteur. Lady Ansdale, ravissant dans le costume d'amazone qui seyait si merveilleusement à sa beauté majestueuse, retenait avec autant de grâce que d'aisance les élans impétueux d'un magnifique pur sang, et triomphait de l'admiration qui se peignait dans les regards de son cousin, quand celui-ci lui demanda si elle ne pensait pas qu'il serait utile de savoir ce qu'est de venue la pauvre Linda pour lui envoyer au moins tous les effets qu'elle avait laissés au château. « Elle est peut-être, d'ailleurs, dans une position précaire, et nous pourrions, en attendant... »

— En vérité, mon cousin, interrompit la comtesse, ces paroles venaient frapper comme un coup de poignard au moment où elle se croyait triomphante, vous paraissiez plus préoccupé du sort de cette personne que du bonheur qui vous attend, et que plus d'un vous envierait, je pense. Il me semblait convenable de ne vous occuper de miss Linda qu'après notre mariage; n'était-ce pas convenu d'ailleurs? et, à moins que votre esprit ne soit partiagé entre elle et moi, je ne vois pas comment son souvenir peut venir troubler nos joies.

En disant ces mots, lady Ansdale avait changé de visage, et la pâleur, qui avait fait place à l'éclat de son teint, accusait plus violemment encore la contraction de ses traits; elle fixait sur son fiancé un regard où la colère semblait apporter ce terrible sentiment de haine qui succède à l'amour dédaigné. Mais Frank, qui se croyait à l'abri de tout soupçon, parce qu'il s'était soumis à cet amour qu'il ne par-

Un ve-
velours
le corail

ille. La
de trois
s à trois
ché à la
r un ru-
courte,
etro: sce
corsage
blongent
a volant
urs noir
e. Rose

es d'en-
éro des
descrip-
inement

r.

elle ai-
e main-
mariage
ours qui
outes les
s décidé
à quinze

prévoca-
ites les
bligé à
volonté
sa per-
marques
s perçait
aptiver,
a amour
celait se
inquiète
nts qui
e sur
de par
ait tou-
e fallait
and, on
ne put
ne. Jus-
lui et sa
de l'in-
nt alors
ient son

ecursion
paysage
au som-
olombait
ale, ra-
nervell-
tant de
gnifique
peignait
manda
e qu'est
us tous
ut-être,
ions, en

se, que
ard au
sex plus
eur qui
pense.
ss Linda
illeurs?
elle et
ir trou-

visage,
int, ac-
s traits;
sembiatt
le à l'a-
de tout
ne par-



1874

N° 136

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

Éditée de M. Cavalry, 6, Boul. des Capucines, 6.

Parfumeries Savons de M. Secoute, Parfumerie Union, rue de Septembre, 31.

ne à
-elle
née
r en
vous
men
fois,
ivre
rait
ale-
est
il si
il la
plus
ver-
es à
aux
bde-
voix
r la

en
ants
r la
long
dez,
ten-
l'in-
mps
les
l'air
dins
moi
tion
me,
ver,
sese
ix ?

de
diti
une

de-
ou-
me
au-
us-
vie
i la
li-
er ?
ice
ent

us
rd

ira
y

x-
is
ri

le
us
la

e,

ci
is
d.
ez
rr
16
te

20. Co
tiste gri
volant
façon à
lement
gues ba
mant pe
trois pi
fond m
chapeat
rlement
côté de

21. T
de mol
rose. L
blais en
en foul
fine br
foulard
Une br
Bras u
ornée d

22. C
pe cale
dans le
du mêt
descend
forme f
tonnée
carreau
même p
des det
Chapea
de coq

Toilet
pâte. L
le derri
que tal
d'une b
noir re
par der
bleu du
brodés
se croit
qués r
ture de
vers bl
une ch
de fail
quels
coqu
Chapea
couliss
et d'un

Deux
lard ma
en pare
court u
feroée
quillé
d'ou s
ruban
que se
coques
réseda
rouges

Je d
excell
lies et
est cet
ment
à pois
toilette
goût
trices
1, rue
un ra
tion d
au de
trer d
sers,
coloré
patien
senti
à se p
son;
achete
et l'é

ageait pas, ne comprit pas quels orages il venait de déchaîner dans ce foyer vindicatif, et répondit imprudemment avec autant de froideur que de soumission.

— De quoi pouvez-vous être jaloux, Lucy ? Ne serai-je pas votre époux dans huit jours, et ne pouvez-vous pas me permettre quelque intérêt pour une personne dont vous ne pouvez plus avoir rien à redouter ?

En entendant ces paroles, qui exprimaient si bien les véritables sentiments de son fiancé, la comtesse avait jeté sur lui un de ces regards froids comme l'acier, qui révélaient les plus terribles résolutions ; et, sans répondre, elle avait lancé son cheval à travers la forêt. Frank, qui pensait l'avoir satisfaite par sa réponse, la suivit dans l'allure emportée qu'elle avait donnée à sa monture.

Ils fournirent ainsi tous deux une course folle à travers les hautes futaies, faisant fuir devant eux par moments le gibier, surpris et effrayé. La comtesse avait les devants ; sa taille, souple et élancée, ondulait sous les bonds violents de son cheval, et les nattes splendides de sa chevelure noire flottaient au vent, tandis que sa main énergique et sûre contenait ou excitait tour à tour le fougueux animal qui lui restait soumis.

Frank la suivait sans éprouver la moindre crainte pour elle ; il savait que l'habileté de sa cousine égalait au moins sa hardiesse, et se laissait dominer par l'attrait irrésistible de cette fière nature de femme qui réunissait en elle, avec une grâce suprême, les dominations de la force et de la beauté.

Ils arrivèrent tous deux ainsi au sommet de la hauteur dont la forêt qu'ils avaient parcourue couvrait la pente. C'était à ce sommet que se trouvait le gouffre, but de leur promenade. Sur le plateau, la forêt s'arrêtait, pour faire place à une lande de bruyères, et la montagne allongait sa croupe dénudée au-dessus des flots de la mer, qu'elle surplombait à une hauteur de près de six cents pieds, formant ainsi au-dessus de l'abîme une sorte de demi-arche qui s'avangait dans le vide à un quart de mille environ. À la mer haute, la mer s'engouffrait donc à 100 pieds au-dessous de cette arcade fantastique et venait battre la muraille granitique qui lui servait d'appui. À mer basse, le fond du gouffre était à sec et offrait à la vue un amas effrayant de rochers aiguës.

On arrivait sur le plateau, la comtesse avait ralenti la course de son cheval, et Frank l'avait rejoint. Ils s'arrêtèrent tous deux pour jouir de l'imposant spectacle qui s'offrait à leur vue : d'un côté, l'immense nappe des flots bleus se coufondant avec le ciel à l'horizon ; de l'autre, la puissante végétation de la forêt, couronnant la côte, dont la muraille rocheuse allait en s'abaissant à droite et à gauche.

— Quel beau spectacle, s'écria Frank, heureux de trouver cette diversion au mécontentement de sa cousine.

— Le lieu me paraît, en effet, très convenable pour l'explication solennelle que je veux avoir de vous, mon cousin, répondit Lady Ansdale, tout en dirigeant lentement sa monture vers l'extrémité du promontoire. Peut-être pourrai-je, ici, lire enfin dans le fond de votre âme, et savoir qui vous aimez.

— Mais, Lucy, est-ce donc douteux ?

— Oh ! je le sais, vous allez me dire : « N'est-ce pas vous que j'épouse dans huit jours ? » Mais pour épouser une femme, il faut l'aimer par-dessus toutes, il faut lui avoir donné tout son cœur ; il faut n'avoir dans ce cœur aucune autre préoccupation et être prêt à être ses sacrifices pour elle. Or, aujourd'hui encore, ne m'avez-vous pas laissé voir que vous gardez pour une autre femme un sentiment si vif, qu'il va jusqu'à vous faire oublier mes propres intérêts, et que, sans songer à ce que je puis perdre, vous ne pensez qu'à lui faire retrouver une fois une qui est la mienne. Est-ce ainsi qu'on aime, mon cousin, et n'ai-je pas le droit de vous dire à vous, qui allez m'épouser dans huit jours : Mais vous ne m'aimez pas, monsieur !

— Je puis vous aimer, ma cousine, sans pour cela rester sourd à la voix de l'honneur et de la justice, qui doit être écoutée par-dessus tout. D'ailleurs, vous le savez bien, il ne s'agit jamais pour vous de tout perdre ; Linda ..

— Oh ! dispensez-moi, je vous prie, d'entendre de nouveau les éloges que vous prodiguez à miss Pan, et faites-moi grâce de sa générosité... Si vous m'aimez, comme vous le dites, vous vous en rapporteriez d'ailleurs à la mienne pour assurer un sort à cette orpheline, et vous n'essayez pas de me convaincre que je dois attendre de sa grandeur d'âme qu'elle veuille bien laisser au fils de lord Ansdale la grande part qui lui appartient. Rien de moins prouve encore que la justesse de ses prétentions ; mais, malgré votre amour pour moi, votre fiancée, votre parente, vous n'avez pas songé, Frank, tant l'intérêt que vous portez à cette étrangère vous domine, à quel scandale vous allez exposer le nom de mon fils, si, contrairement à vos provisions bienveillantes, miss Pan, enivrée par l'envie d'être une riche héritière, ne veut pas se montrer plus généreuse que la loi. Non, il vous a plu de compter sur la générosité de l'institutrice pour assurer le sort de votre parente...

— Mais, Lucy, je me sacrifierais moi-même, si ce que vous dites se réalisait. Ne vais-je pas être votre époux ? et vous savez que je ne vous apportais qu'une médiocre position.

— Quand on nourrit pour les gens une affection aussi vive que celle dont vous faites preuve pour miss Pim, on ne craint pas, je le comprends, d'être l'objet de leur générosité. Mais, moi, je n'ai point les mêmes raisons pour penser ainsi, et je vous avouerai qu'il ne m'a pas plu de m'exposer à la charité de votre bienfaisance. Admettant que les papiers, dont vous m'avez donné connaissance, soient vrais, en admettant que lord Ansdale ait commis le crime dont ils l'accusent, je trouve que ce n'est point moi ni mon fils qui devront en subir les conséquences ; c'est pourquoi j'ai pris ces papiers chez vous, mon cousin, et je les ai détruits.

Pendant cette conversation, les deux interlocuteurs s'étaient avancés insensiblement à l'extrême limite du promontoire, et leurs chevaux, qu'ils ne guidaient plus, s'étaient arrêtés d'eux-mêmes au-dessus de l'abîme. Ces deux jeunes gens, pleins de jeunesse et de beauté, montés sur des chevaux de race, formaient, ainsi groupés à l'extrémité de ce cap qui surplombait la mer, un ravissant tableau, qu'un peintre eût été heureux de reproduire. Leur silhouette se détachait, élégante et gracieuse, sur l'horizon lumineux, complétant par l'image de la beauté vivante, ce paysage où se réunissaient les splendeurs de la nature.

— Vous les avez détruits ! s'écria Frank stupéfait ; vous avez commis cette... Vous n'avez pas fait cela, ma cousine ; ce n'est pas possible, répéta-t-il en jetant sur sa fiancée un regard où se peignaient à la fois l'incrédulité, la colère et la stupeur.

— Je l'ai fait, vous dis-je, et je crois avoir fait acte de justice, après tout... Si lord Ansdale a commis un crime, c'est à la fille de l'aventurier qu'il a épousée d'en souffrir, et non à mon fils à moi.

— Ah ! vous avez fait cela ! En bien, je la vengerai, moi ; je l'épouserai et je retrouverai les pièces authentiques, entendez-vous, madame !

À ces mots, la comtesse, hors d'elle-même, et perdant toute conscience de ses actes, soulevait son cheval par une violente secousse de la bride, et s'écriait dans sa fureur folle, en faisant fouetter sa cravache au-dessus de la tête de son cousin : « Ah ! misérable, tu mourras plutôt ! »

Le cheval de Frank, effrayé par l'écart de celui de la comtesse, fit un bond de côté pour fuir l'abîme vers lequel il se sentait poussé, et désarçonna son cavalier, qui tomba violemment sur le sol en pente, et roula dans le vide en poussant un grand cri.

Lady Ansdale resta foudroyée un instant, puis d'une voix sombre :

— Il l'a voulu, dit-elle.

E elle s'enfuit en laçant son cheval à fond de train.

Quand elle arriva au château, elle était folle. Ses serviteurs purent comprendre ce qu'elle avait fait à travers ses propos incobérents, que M. Hadley avait été précipité du haut du promontoire dans la mer. Les recherches les plus actives furent faites et restèrent sans résultats ; la comtesse ne put, du reste, les diriger en rien ; elle était atteinte d'une fièvre cérébrale qui semblait devoir l'emporter.

X

En quittant le château de lady Ansdale pour fuir la jalousie de la comtesse et aussi sans doute pour laisser à Frank toute liberté dans le choix qu'il semblait résolu à faire, Linda avait songé à aller se réfugier auprès de sa vieille amie, M^{lle} Brown.

Ainsi que nous l'avons vu, elle était partie sans rien emporter de ce qui lui appartenait. Elle n'avait pris avec elle que l'argent qui lui restait de la somme arrachée par M^{lle} Brown à l'avarice du neveu de M. Pim.

C'était une faible ressource, et l'orpheline s'en aperçut bientôt ; il ne lui restait plus en arrivant à Londres, après avoir payé tous les frais de son voyage jusque-là, qu'une bien faible somme, 2 livres (50 fr.). C'était cependant assez pour atteindre auprès de la bonne M^{lle} Brown une position nouvelle. Mais quelle ne fut pas la désolation de la pauvre Linda quand elle apprit, chez les personnes près desquelles sa vieille amie était placée comme femme de charge, qu'elle venait de partir avec son maître pour un voyage sur le continent.

Elle se sentit prise d'une amère tristesse et d'un profond découragement en se voyant ainsi seule et presque sans ressources dans cette grande cité de Londres. C'était un dimanche ; le silence qui régnait dans les rues par suite de cette stricte observation du repos dominical si exactement pratiquée en Angleterre, lui parut lugubre. Le jour tira à sa fin, et l'obscurité qui s'étendait sur la ville lui sembla comme un voile sombre jeté sur son avenir. Qu'allait-elle devenir ? à quelles épreuves allait-elle être soumise ?

Pendant qu'elle était en proie à ses tristes réflexions, elle aperçut, sur une de ces lanternes qui servent d'enseigne la nuit, le mot Taverna, ressortant en rouge sur la plaque de verre éclairée par le gaz. Elle crut avoir trouvé le modeste asile qu'elle souhaitait, et, poussant d'une main tremblante la porte vitrée de la maison, elle entra dans une grande salle d'où s'exhalait une odeur de tabac qui la fit reculer aussitôt ; une épaisse fumée obscurcissait en effet la pièce au point d'empêcher de distinguer les personnes qui l'occupaient.

— Que désirez-vous, ma belle ? lui dit un gros homme à la voix enrouée.

— Rien, merci, pardon, je me suis trompée, répondit-elle en cherchant à rouvrir la lourde porte qui s'était refermée d'elle-même.

— Hé ! la pratique, reprit l'homme d'un ton moqueur en se posant entre elle et la sortie, si c'est le tabac qui vous fait sauver comme cela, soyez tranquille, ces gentlemen savent vivre, ils vont serrer le rs pipes !

— Comment donc ! s'écrièrent plusieurs voix à la fois, qui oserait refuser quelque chose à une si jolie fille !

À la vue des hôtes grossiers de cette taverne, la pauvre Linda se sentit déçueillie.

— Je ne puis rester, reprit-elle d'une voix où se peignait sa frayeur ; je vous en supplie, laissez-moi m'en aller.

— Que le diable vous emporte ! dit le tavernier brutalement ; personne ne vous force à rester. Si ma maison n'est pas digne de vous, allez-vous-en ailleurs !

Tout heureuse de cette permission qu'on lui accordait si brutalement, la jeune fille se précipita au dehors et prit la première rue qui s'offrit à sa vue pour s'éloigner au plus vite de l'affreuse taverne.

La nuit s'était faite ; l'allumeur du gaz courait de réverbère en réverbère, presque seul dans les rues dépeuplées à cette heure où la population de Londres, tout entière aux offices, laisse la ville déserte. Linda errait au hasard, indécise et tremblante encore de son aventure, quand une voix partant d'une fenêtre de rez-de-chaussée lui fit lever la tête.

— Vous cherchez quelqu'un ? lui disait-on.

Ces paroles lui étaient adressées par une fille haute en couleur, qui, accoudée de ses deux bras rouges et luisants sur l'appui d'une fenêtre, regardait dans la rue.

— Je voudrais trouver une petite chambre pour passer la nuit.

— Eh ! nous avons votre affaire. Vous ne voyez donc pas *the bill* ? (l'écriveau). Nous logeons en garni. Attendez, je viens.

Linda monta la marche qui conduisait à l'entrée et attendit humblement qu'on vint lui ouvrir.

— Mistress est au meeting, dit la grosse servante en l'introduisant ; mais cela ne fait rien, car la moitié du temps c'est moi qui fais les locations. Voyons, pour simplifier les choses, combien voulez-vous mettre ? Vous n'avez pas l'air de rouler sur l'or.

— Oh ! non, je suis très-pauvre ; faites-moi payer le moins possible.

— A vous, vous avez de la chance d'avoir affaire à moi plutôt qu'à la patronne ; elle aurait profité de votre position pour vous saigner à blanc. Je ne suis pas riche moi-même, et, comme dit le proverbe : *Birds of a feather flock together*, je veux donc vous aider ; mais là où nous-nous, car ma maîtresse ne tardera pas à rentrer. Voulez-vous être seule ou à deux ?

— Je n'ai aucune connaissance.

— Ce n'est pas une raison. Nous avons des masses de jeunes filles qui couchent à deux pour économiser la moitié de la chambre. Nos pratiques sont d'ailleurs toutes comme il faut, et cela ne leur est que plus agréable.

— J'aime mieux être seule.

— Alors, croyez-moi, prenez ce petit parloir, c'est très-gai ; vous verrez demain quand les boutiques seront ouvertes, c'est un va-et-vient perpétuel. Tenez, voyez comme c'est commode aussi, vous avez deux grands portemanteaux ; vous pouvez faire venir vos affaires et les y suspendre ; car, bien sûr, quand on a une jolie robe de soie comme celle que vous avez sur le dos, on a de quoi la changer. Mon Dieu ! vous voilà rouge comme un coquelicot ! Est-ce que par hasard vous n'auriez pas de quoi payer ?

— Oh ! si, mais je n'ai point d'effets ; j'étais institutrice dans une grande maison, que j'ai dû quitter précipitamment en laissant mes affaires.

— C'est malheureux, car on ne vous gardera pas ici ; vous comprenez que cela serait impossible ; si vous étiez en retard pour le paiement, il n'y aurait rien en garantie.

— Mais je payerai d'avance, si l'on veut.

— Ah ! cela, bien entendu ; mais si vous n'avez ni papiers ni rien, cela n'empêchera pas ma maîtresse de vous soupçonner de vol ou d'autres choses du même genre.

— R-cevez-moi toujours pour cette nuit, demain je m'expliquerai avec votre maîtresse, j'aurai des références ; mais pour ce soir, je tombe de fatigue, ne me refusez pas l'abri dont j'ai le plus grand besoin.

— Allons, répondit la servante, touchée de l'air abattu de Linda, installez-vous toujours pour ce soir, puisque vous n'en pouvez plus, demain vous vous arrangerez avec la patronne.

Et, lui ouvrant la pièce du rez-de-chaussée :

— Tenez, ajoutez-elle, voilà qui fera bien votre affaire, c'est 10 shillings pour les huit jours.

Linda paya le prix demandé sans observation, et aussitôt seule, elle s'endormit, succombant à la fatigue qui, plus forte que tous ses chagrins, lui procura un sommeil profond.

Quand elle fut réveillée le lendemain, à une heure assez avancée de la matinée, par les bruits de la rue, son premier mouvement, après avoir remercié Dieu de lui avoir accordé le repos dont elle avait tant besoin, fut d'aller à la fenêtre

pour voir un peu ce qui l'entourait. Elle eut un frisson dès le premier regard; elle venait en effet d'apercevoir, juste en face de sa fenêtre, un cerceuil tout fraîchement terminé, avec sa plaque en métal qui n'attendait plus qu'un nom. Son voisin était un fabricant de cerceuils! Du reste, les ouvriers qui travaillaient dans l'atelier ne paraissaient nullement attristés par leur funèbre besogne, et c'était en sifflant un air en vogue qu'ils enfonceaient les clous et faisaient grincer leurs rabots sur ces planches dont la vue devait éveiller tant de douleurs.

Le souvenir de la mort apporte souvent une amère consolation aux grands malheurs, ils y voient le repos final; Linda finit par contempler sans effroi ce cerceuil qui s'élevait sous ses yeux, et se prit à songer que s'il lui était destiné, ses maux seraient finis.

De chaudes larmes coulèrent le long de ses joues à ces tristes pensées, et le souvenir de celui qu'elle aimait vint la rattacher à la vie, à l'espérance. Elle se souvenait des paroles que Frank lui avait adressées au moment où la comtesse était venue interrompre leur entretien. N'avait-il pas dit qu'il l'aimait, et ne lui avait-il pas prouvé cet amour par les soins assidus dont il l'avait entourée pendant sa maladie?

Le souvenir de son fiancé avait emporté sa pensée, et, poursuivant le cours de ses rêveries heureuses, elle avait complètement oublié la triste réalité, quand le bruit de la porte qui s'ouvrait la rappela à elle-même.

— Pardon, miss, j'ai frappé deux fois avant d'entrer. Celle qui parlait ainsi était la maîtresse de la maison, qui, flairant un mystère dans la présence de cette jeune personne, venait s'enquérir de la situation de sa nouvelle locataire.

Linda, qui n'avait rien à cacher, raconta simplement qu'elle était institutrice dans un château en Irlande, et que, n'ayant pas voulu se soumettre plus longtemps aux exigences despotiques de la personne qui l'employait, elle l'avait quittée brusquement sous l'impression d'une vive contrariété. Elle ajouta qu'elle avait espéré retrouver à Londres une vieille amie qu'elle y avait laissée, et que, par un hasard très-malheureux, cette amie venait justement de partir pour le continent.

L'air de franchise et de sincérité qui respirait dans toute sa personne eût certainement convaincu toute autre que la maîtresse du lodging-house; mais celle-ci était, par métier, trop habituée au soupçon et au doute, pour accepter immédiatement et sans réserve les dires de l'orpheline. Elle ne fut point insensible, cependant, à l'honnête apparence de Linda, et comme après tout la jeune fille lui répéta qu'elle était en mesure de payer chaque semaine d'avance, la soupçonneuse hôtesse ne crut pas devoir revenir sur la location acceptée par sa servante, non sans dire toutefois à sa locataire qu'elle devait tâcher de se caser au plus vite, parce qu'elle n'irait pas longtemps avec ses faibles ressources.

Pendant huit jours, Linda se livra aux recherches les plus actives, mais sans résultat, hélas! Au jour du paiement pour une nouvelle huitaine, la propriétaire, qui avait trouvé, pour son rez-de-chaussée, un locataire plus assuré, vint lui annoncer qu'elle était obligée de lui demander son appartement pour un jeune homme qui venait tous les ans à pareille époque lui prendre ce logement pour deux mois.

— Vous comprenez, dit-elle à Linda, que je ne puis pas mécontenter un habitué; d'ailleurs, vous pouvez rester encore longtemps sans place, et votre argent s'en irait trop vite, avec un logement aussi cher. Si vous n'êtes pas si fière, je vous offrirais de partager *the attic* (la mansarde), avec une de mes locataires. Cela ne vous conviendrait pas, peut-être? Je ne vous y force pas, vous êtes libre, mais c'est tout ce qui me reste à vous offrir.

ISABELLE ALLIN.

(La suite au prochain numéro.)

MORSURES DE QUELQUES REPTILES

VIPÈRE — COULEUVRE

Vipère. — Le séjour des bois n'est pas seulement troublé par la présence des insectes que nous avons signalés dans notre dernier article, mais encore par certains reptiles dont l'aspect est aussi repoussant que la morsure est parfois dangereuse. En France, nous n'avons qu'un seul reptile qui soit réellement à craindre, c'est la vipère. Cet animal se rencontre fréquemment dans tous les départements du Midi, mais on le trouve aussi aux environs de Paris, dans la forêt de Fontainebleau, à Montmorency et jusque dans le bois de Vincennes, où l'on en a tué plusieurs la semaine dernière. Il habite les coteaux boisés, secs, les bruyères exposées au soleil, les lieux arides et rocailleux; il se nourrit de vers, de hannetons, de cantharides, de lézards, de taupes, etc.; mais il mange peu et digère très-lentement; deux crapauds lui suffisent pour un été.

La vipère est plus petite et plus rare que la couleuvre avec laquelle elle présente, en apparence, la plus grande ressemblance. Cependant ces deux reptiles diffèrent essentiellement l'un de l'autre.

Tout le monde sait que la vipère fait ses petits vivants, tandis que la couleuvre pond des œufs, au nombre de dix-huit à vingt, dont elle confie au fumier ou à une mare d'eau crouppissante le soin de les faire éclore.

Le caractère principal qui distingue la vipère de la couleuvre réside dans les mâchoires. Quatre rangées de dents, courtes et égales, sont implantées sur la mâchoire inférieure; deux rangées seulement se trouvent sur la mâchoire supérieure; mais celle-ci est armée, en outre, de deux grosses dents crochues, longues et articulées avec la mâchoire de façon à pouvoir être repliées ou redressées selon la volonté de l'animal. Elles sont creusées sur la partie moyenne d'un petit canal qui, partant de l'extrémité de la dent, aboutit, dans sa racine, à une petite vessie ou vésicule remplie de venin. De sorte que lorsque la vipère mord, la pression exercée par les deux mâchoires sur les chairs qu'elle saisies a pour résultat de comprimer les vésicules à venin et de vider le poison qu'elles contiennent dans la plaie, à travers le sillon creusé sur la face postérieure des dents. Le venin de la vipère est un liquide jaunâtre, d'autant plus dangereux qu'il fait plus chaud, que l'animal est plus irrité et qu'il y a plus longtemps qu'il n'a mordu. Il conserve ses propriétés nuisibles dans la dent, même séparée de l'alvéole, après la mort de l'animal. Un moineau mordu par une vipère, meurt en cinq minutes; un pigeon, en dix minutes; un chat résiste quelquefois; un gros chien et un mouton ne meurent pas toujours; l'homme ne meurt pas généralement, mais il est gravement malade, et on a vu de nombreux exemples où la mort a été la conséquence d'une pareille morsure.

Lorsqu'une personne a été mordue par une vipère, elle éprouve d'abord une vive douleur qui se communique rapidement aux parties voisines; bientôt après survient un engourdissement profond; la partie blessée enfle, devient rouge, livide, et l'enflure gagne peu à peu les organes voisins. Le malade éprouve un tremblement général; il a des syncopes fréquentes, des vomissements, des sueurs froides, des mouvements convulsifs, du délire, le pouls petit, fréquent et irrégulier. Si le mal continue ses progrès, la plaie se gangrène, rend une sanie fétide, sanguinolente, et la mort survient au milieu d'un abattement général de toutes les forces. Cependant cette terminaison est rare; le plus souvent les symptômes sont moins intenses; il survient une jaunisse générale, et, au bout de quelques semaines, le malade revient à la santé.

Traitement. — Immédiatement après la morsure d'une vipère, si l'on se trouve dans les bois et sans aucune autre ressource, il faut prendre son mouchoir de poche ou une cravate et faire une ligature fortement serrée au-dessus de la partie blessée. On peut en même temps et sans aucun danger sucer fortement la plaie pour aspirer le venin. Rentré chez soi, on applique sur la plaie une ventouse, ou mieux, on la cautérise avec de l'ammoniaque liquide, de la potasse caustique, et, à défaut de ces agents, avec un fer quelconque rougi au feu. La cautérisation est toujours nécessaire, même plusieurs heures après la morsure. Je me rappelle avoir arrêté tous les accidents chez un paysan qui avait été mordu à la face dorsale de la main droite et qui vint me consulter vingt-quatre heures après la morsure, alors que tout le bras était déjà énorme et que l'enflure commençait à gagner la poitrine. J'employai pour cette cautérisation la poudre à cautère. A l'intérieur, on donne au malade des sudorifiques et des stimulants: le thé et le café au rhum, le vin chaud sucré et tous les toniques en général. On administre également, toutes les deux heures, un demi-verre d'eau sucrée avec laquelle on mélange sept à huit gouttes d'eau de Luce.

Couleuvre. — La couleuvre est très-répanée en France et dans tous les pays chauds. Elle habite de préférence le bord des rivières, des ruisseaux et, en général, tous les lieux humides où elle trouve plus facilement sa pâture. Elle nage avec une grande facilité et fait la chasse aux petits poissons qu'elle avale tout entiers, circonstance qui lui a valu le nom de *serpent d'eau*. Dans quelques contrées de la France, les paysans lui font la chasse pour la manger sous le nom d'*anguille des haies*. On prétend que sa chair est fort bonne et qu'elle possède la propriété de guérir les fièvres éruptives telles que la *rougole*, la petite vérole, etc. C'est un remède dégoûtant et d'aucune efficacité. Les anciens naturalistes, et Buffon en particulier, prétendaient que les couleuvres sont tellement friandes de lait, qu'elles s'introduisent dans les étables pour sucer le pis des vaches et des chèvres; mais la structure même de leur bouche prouve l'impossibilité de cette supposition. Si elles recherchent les étables et l'intérieur des maisons, c'est en raison de la température qui y règne. La société de l'homme, d'ailleurs, semble ne pas leur déplaire; il en est qui sont même susceptibles d'une certaine domesticité. Elles se laissent entortiller autour des bras et du cou, tourner et retourner en tous sens, sans donner le moindre signe de mécontentement. Leur morsure, excessivement rare, ne pré-

sente aucune espèce de danger; elles n'ont ni crochets ni venin, et, lorsqu'elles sont surprises, elles cherchent bien vite à se sauver plutôt qu'à se défendre. Elles ne peuvent donc inspirer que de la frayeur, jamais le moindre danger. Leur langue, longue et fourchue, qu'elles dardent avec une grande vigueur, est complètement inoffensive.

DOCTEUR IZARD.

LES MENUS DE LA SAISON

Août

Je viens de retrouver dans mes papiers le Menu du dîner servi chez S. G. M^{er} l'archevêque de Paris, le 15 août 1865. Je le copie textuellement, car il me serait difficile d'en indiquer un meilleur pour la saison, à servir à dix-huit ou vingt personnes:

DEUX POTAGES

Purée à la reine.
Consommé à la romaine.

RELEVÉS

Truites de rivière, sauces genevoise et hollandaise.
Filet de bœuf à la tyrolienne.

ENTRÉES

Jambons d'oursou au sautoire.
Epigrammes d'agneau à l'impériale.
Queues d'écrevisses à la maréchale.

EXTRA

Sorbets.

ROTS

Poulets nouveaux cresson.
Salade de truffes.
Pâté de Périgueux.

ENTREMETS

Petits pois à l'anglaise.
Haricots verts à la maître d'hôtel.
Pêches à la Bourdaloue.
Suédoise d'ananas et de fraises.

DESSERT VARIÉ

Pour copie conforme:

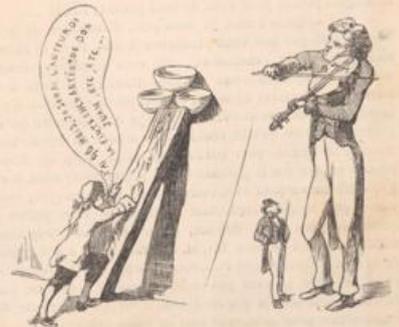
LE BARON BRISSE.

CHOCOLATS. — COMPAGNIE COLONIALE. Ce qui fait la supériorité des produits de la Compagnie Coloniale, c'est que tous ses chocolats, préparés avec un soin particulier, sont exempts de tout mélange. Son but est de livrer aux consommateurs des produits hors ligne. — *Entrepôt général, 132, rue de Rivoli.*

PETITE CORRESPONDANCE

Mme de L., Paris. — Nous ne pouvons faire un journal spécial pour chaque abonnée, et si vous ne recherchez dans le vôtre que les travaux de fantaisie, vous ne pouvez espérer que nous ne tenions aucun compte des demandes de celles de nos abonnées qui désirent des modèles de toilettes et de patrons. Du reste, les ouvrages de fantaisie se trouvent en grand nombre dans la *Revue de la Mode*.
Près de mes enfants. — Qui, pour le jupon de velours, s'il est joli, avec tunique abonnée, et si vous ne recherchez dans la circonstance, ne mettre aucun vêtement sur votre robe garnie de dentelles. Les formes de chapeau sont si variées qu'il est difficile d'en indiquer une. Consultez la gravure coloriée publiée par la *Revue* en juin. Je vous conseillerais principalement celui qui est placé au centre. Si vous mettez un voile, qu'il soit en tulle de soie blanc.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

La statue de Jeanne d'Arc est presque sur la place de la porte Saint-Honoré, où elle fut blessée en 1429.

Paris. — A. Boerdillat, imprimeur-gérant, 13, quai Voltaire.